

1

— **Q**u'en pensez-vous, Flo : la rouge ou la verte ?

Lady Hardcastle me présenta les deux écharpes de soie pour inspection.

— Pourquoi ne pas prendre les deux, madame ? suggérai-je en continuant d'empaqueter le reste de ses vêtements.

— Eh bien, oui, bien sûr. J'essayais simplement de ne pas nous encombrer de trop de choses. Après tout, nous ne partons que pour une semaine.

— Au point où nous en sommes, je ne pense pas qu'une écharpe de soie fasse beaucoup de différence, répliquai-je en désignant la malle déjà bourrée à craquer posée sur le parquet de la chambre en compagnie de son assortiment de sacs et de cartons.

Lady Hardcastle regarda autour d'elle.

— Je vois ce que vous voulez dire. Honnêtement, Flo, avons-nous vraiment besoin de tout cet attirail ?

— Cet « attirail », ainsi que vous le qualifiez avec irritation, représente le minimum requis pour une semaine à la campagne, et vous le savez fort bien.

Elle soupira.

— Je sais, je sais. Mais... franchement. Comment allons-nous faire pour caser tout cela dans la voiture à moteur ?

Ce fut à mon tour de soupirer.

— Je pensais que nous avions réglé la question, madame. Le Dr Fitzsimmons nous prête sa carriole et Newton nous conduira à la gare ferroviaire. Nous ne prenons pas la Rover.

Plusieurs semaines d'un été mouvementé s'étaient écoulées depuis que nous avons accepté l'invitation à passer une semaine dans le Rutland, à Codrington Hall, demeure de lord Riddlethorpe ; durant toute cette période, nous avons rebattu à n'en plus finir la question de prendre ou non notre nouvelle voiture à moteur.

D'un côté, le long trajet entre notre maison du Gloucestershire et Riddlethorpe renfermait toutes les possibilités d'une véritable distraction : découvrir au fil de la route les jolies villes et les charmants villages du cœur de l'Angleterre, les dernières moissons au champ, le bétail ruminant dans les verts pâturages... Nous nous faisons une idée éminemment romantique de l'Angleterre à l'été finissant, et ce périple nous permettrait d'en profiter dans toute sa gloire.

D'un autre côté, il semblait y avoir au moins cinquante kilos d'« attirail » à transporter, ainsi qu'une veuve et sa femme de chambre. Le mois d'août avait été merveilleusement doux et estival. Tout indiquait que ce beau temps allait se poursuivre jusqu'à la première semaine de septembre, mais avec le climat anglais, on ne peut jamais être sûr de rien. Je décidai donc de prendre à lady Hardcastle des affaires légères, mais aussi son imperméable, une paire de galoches et au moins deux tailleurs en tweed au cas où les matinées seraient un peu frisquettes dans le Rutland.

L'idée de passer des heures serrées comme des sardines dans une automobile exiguë nous emplissait toutes deux d'inconfort. Et encore fallait-il que nous parvenions

à charger la malle, les cartons et les sacs ! Durant des jours, nous avons tergiversé avant de décider, du moins l'avais-je cru, que l'automobile était loin d'être pratique et le train un choix bien plus raisonnable.

— Ma foi, dit lady Hardcastle avec lenteur, sans cesser de jouer avec ses écharpes, je sais bien que nous avons dit que... néanmoins, il serait bien commode de disposer d'une voiture à moteur le temps de notre séjour... Vous savez, pour explorer la région et autres...

— Je suis sûre que lord Riddlethorpe acceptera de nous prêter l'une de ses nombreuses automobiles. Ses copains et lui se réjouiront sans doute de nous voir partir en goquette dans les villages des environs. Cela leur permettra de continuer tranquillement à faire ce que font les hommes quand les dames ne sont pas là.

L'invitation à nous rendre dans le Rutland nous avait été transmise de seconde main par Harry, le frère de lady Hardcastle. Il avait connu lord Riddlethorpe (Fishy pour ses amis – son nom de famille étant Codrington) durant leurs études à Cambridge. Harry avait écrit à sa sœur pour lui demander si elle (et moi) aimerait être « l'amie dont il pouvait se faire accompagner » à la petite réunion que lord Riddlethorpe organisait pour fêter le lancement de sa nouvelle entreprise de voitures de course. Pour l'occasion, l'on donnerait une soirée à laquelle assisteraient tous les dignitaires du coin et, pour quelques heureux élus, la semaine compterait plusieurs journées de course automobile sur le circuit que lord Riddlethorpe venait de se faire construire pour son usage personnel. Cette perspective semblait terriblement exaltante et lady Hardcastle avait accepté l'invitation sur-le-champ.

— Pensez-vous que lord Riddlethorpe vous laissera participer aux courses automobiles ? lui demandai-je en pliant les écharpes pour les emporter.

— Je l'espère sacrément ! Et je serais fort déçue s'il ne vous invitait pas vous aussi à tâter de la vitesse.

— Il s'agit donc d'un progressiste ? Qui ne trouvera pas ce loisir inconvenant pour une femme ?

— Si mes souvenirs sont bons, Fishy n'est pas le pire du lot. Certes, je ne pense pas qu'il signe des chèques à Mme Pankhurst et à ses suffragettes, en revanche je me souviens qu'il s'était querellé avec certains de ces insupportables lourdauds qui rendaient la vie impossible aux étudiantes de Girton. Je le crois plutôt ouvert envers les femmes, attitude assez rafraîchissante.

— Vous le connaissez donc depuis Cambridge ?

— Oh, nous ne faisons que nous saluer. Il était au King's College avec Harry, aussi nos chemins se croisaient-ils à l'occasion. C'est un garçon assez aimable. À l'époque, il me faisait penser à un chiot plein d'impatience. Amical, joyeux, prêt à tout pour plaire, vous voyez le genre. Et d'un enthousiasme sans bornes pour à peu près toutes les idées nouvelles qui circulaient alors. Cela dit, il a peut-être mûri entre-temps, n'oubliez pas que c'était il y a vingt ans.

— Reste donc à espérer qu'il voie toujours d'un bon œil le fait que les femmes se prêtent à des activités inconvenantes. J'avoue avoir acquis un certain goût pour la conduite depuis que nous avons la Rover. J'adorerais m'essayer à quelque chose de plus puissant.

— Moi aussi, Flo, moi aussi.

Lady Hardcastle resta un moment perdue dans ses pensées, puis elle contourna le lit et alla vers la porte avant de faire volte-face.

— Oh, mais vous savez quoi ? Il me semble que le domaine est également très joli. Y aura-t-il de la place dans les bagages pour mes aquarelles ?

Je poussai un soupir théâtral.

— Je l'espère, madame, et sinon nous pourrions toujours les mettre dans mon sac. Peu me chaut de partir sans vêtements propres. Je ne suis qu'une humble servante.

J'esquivai une chiquenaude en direction de mon oreille tandis que lady Hardcastle quittait la pièce.

Il me fallut encore une demi-heure pour empaqueter le reste de ses affaires. Je ne bouclai cependant aucun des sacs, ma longue expérience m'ayant appris qu'il y aurait encore à y fourrer un ou deux accessoires de dernière minute sans lesquels « Oh, je ne pourrais vraiment pas partir ! » avant que nous soyons enfin prêtes à prendre la route le lendemain matin.

Je descendis l'escalier. Miss Jones, la cuisinière, et Edna, la bonne, ayant déjà fini leur journée – et même entamé leur congé, vu que lady Hardcastle leur avait donné la semaine –, j'avais dans l'idée de mettre la bouilloire sur le feu afin de nous préparer une tasse de thé bien délassante. Ma progression fut stoppée par une sonnerie inconnue et insistante. Ce n'était pas la cloche de l'entrée et, à moins que lady Hardcastle n'ait recommencé à les bricoler, j'étais sûre que ce n'était pas non plus les sonnettes des autres pièces.

— Allez-vous répondre au téléphone, oui ou non ? cria lady Hardcastle depuis son bureau.

Le nouveau téléphone. Bien sûr. On nous l'avait enfin installé après des semaines d'attente et « d'interminables palabres tout à fait superflues », ainsi que lady Hardcastle s'en était agacée avec impatience. Je n'étais pas tout à fait convaincue de l'utilité d'une telle chose, mais je ne pouvais nier qu'il serait bien commode de ne plus avoir à se traîner jusqu'au bureau de poste pour envoyer un câble.

Je traversai le vestibule et décrochai l'écouteur de sa boîte en bois fixée au mur. J'étais encore un peu

ignorante des usages qui régissaient l'emploi de cet appareil, mais nous étions convenues toutes les deux que si je m'adressais aux personnes qui appelaient de la même façon qu'aux visiteurs qui se présentaient à l'improviste, je ne pouvais guère commettre d'impair trop fâcheux.

— Allô, dis-je d'un ton haut et clair. Chipping Bevington 2-3.

— Allô ? fit une voix stridente de femme. Allô ? Est-ce vous, Emily ? Allô ?

Je reconnus notre interlocutrice, c'était lady Farley-Stroud, l'épouse du propriétaire terrien local.

— Non, lady Farley-Stroud, c'est moi, Armstrong.

— Armstrong ? C'est vous ?

— Oui, madame. Dois-je aller chercher lady Hardcastle ?

— Dites, cela vous ennuerait-il terriblement d'aller chercher lady Hardcastle ? J'aimerais lui dire un mot.

Je posai l'écouteur sur la table du vestibule et partis en quête de lady Hardcastle, mais elle sortait déjà de son bureau.

— Est-ce Gertie, au téléphone ? Je jurerais qu'elle devient un peu dure d'oreille. A-t-elle dit ce qu'elle voulait ?

Je fis non de la tête et la laissai s'en enquérir par elle-même.

Quand lady Hardcastle raccrocha le téléphone, le thé était infusé et je m'étais installée dans le salon d'été pour goûter ce que j'estimais être un repos bien mérité. Alors que ma patronne me rejoignait, je reposai le journal et haussai un sourcil interrogateur.

— Miss Jones a-t-elle prévu quelque chose pour le dîner ? me demanda-t-elle.

— Rien de particulier, madame. Elle a suggéré que nous finissions la tourte au jambon avec un peu de salade du jardin. Elle ne tenait pas à cuisiner pour se retrouver ensuite avec des restes, vu que nous partons pour une semaine.

— Voilà une fille pleine de bon sens. Dans ce cas, que diriez-vous d'aller dîner à La Grange ?

— Moi, madame ? Ou seulement vous ?

— Non, nous deux. Gertie a expressément requis votre présence.

— Doux Jésus ! Je m'élève dans la société.

— C'est ce qu'on dirait. Depuis cette affaire d'empoisonnement à la ferme, Gertie s'est prise d'affection pour vous. Ainsi que d'un certain respect.

— Voilà qui est très flatteur, répliquai-je avec un sourire. A-t-elle fourni quelque explication à cette invitation impromptue ?

— Il semblerait que sir Hector veuille nous soumettre un problème à résoudre. Quelque chose qui « se prête à vos talents exceptionnels, ma chère », du moins, c'est ce que m'a dit Gertie.

— Exceptionnels, hein ?

— Car exceptionnels sont nos talents.

— Hum, fis-je en lui servant une tasse de thé.

— Oh, voyons, Flo, c'est la vérité. Faux suicides, gens du cirque meurtriers, trompettistes matraqués, fermiers empoisonnés, pubs hantés, trophées disparus... Toutes ces affaires, nous les avons résolues. Qui par ici peut en dire autant ?

— Ma foi, formulé en ces termes...

— Précisément ! triompha-t-elle en trempant un sablé dans son thé. Et le prochain mystère que nous aurons à résoudre portera sur ce qui tracasse Hector au point qu'il

a ressenti le besoin de faire appel à l'excentrique veuve du village ainsi qu'à sa femme de chambre.

Je pouffai dans ma tasse de thé.

— Le Cas du chien désobéissant ? suggérai-je. L'Affaire du bouton de manchette manquant ?

— Je suis bien d'accord. On a du mal à imaginer qu'il se passe quoi que ce soit de particulièrement palpitant dans le quotidien des Farley-Stroud. Je les adore, mais pour eux la vie semble vraiment être une chose qui n'arrive qu'aux autres.

— Bien qu'on ait découvert le cadavre d'un trompettiste dans leur bibliothèque, après la soirée de fiançailles de leur fille.

— Et que Gertie se soit trouvée au Hayrick lorsque le vieux Trucmuche a cassé sa pipe en tombant face la première dans sa tourte.

— La mort est donc aussi une chose qui arrive aux autres quand les Farley-Stroud sont dans les parages.

Lady Hardcastle leva soudain les yeux.

— Dites, j'espère que personne n'est mort.

— Si cela s'était produit, madame, je pense que lady Farley-Stroud serait venue droit ici. Non, ce sera plus probablement des gamins du coin qui auront chapardé des pommes, ou un service à poisson rangé au mauvais endroit.

— Vous avez sûrement raison, admit lady Hardcastle en reposant sa tasse. Il n'en reste pas moins qu'un dîner en bonne compagnie sera plus que le bienvenu, ainsi qu'une merveilleuse façon d'entamer nos petites vacances.

— Vos petites vacances, madame.

— Oh, sornettes et billevesées ! Ce séjour vous fera des vacances à vous aussi, vous le savez très bien.

— Partager une chambre dans la soupente, marmonnai-je. Manger à l'office...

— Oh, voyons... Vous pourrez toujours me coller aux basques et nous avons déjà envisagé que vous preniez part à l'une de ces courses automobiles. En outre, vous raffolez des potins de domestiques. Vous allez prendre du sacré bon temps et vous le savez très bien.

Je souris.

— Ma foi, présenté sous ce jour...

— Tout à fait. Et maintenant, nous avons deux ou trois heures devant nous avant de devoir nous habiller pour le dîner, je crois donc qu'un peu de piano s'impose.

— Vous avez bien raison, madame, acquiesçai-je gaiement. Amusez-vous !

— Non, ma chère, c'est à vous que je pense. Vous ne devez pas ménager vos efforts et vous exercer régulièrement si vous voulez maîtriser un jour cet instrument. De mon côté, je vais lire le journal.

Depuis plusieurs années, lady Hardcastle m'enseignait le piano de manière intermittente et lors de ses dernières tentatives, j'y avais mis un zèle tout particulier. Pour être tout à fait franche, je dois avouer que cela m'avait beaucoup plu et j'étais secrètement enchantée de mes progrès. Hélas, quelque chose dans l'idée de devoir « m'exercer » transformait l'entreprise en corvée. Je faisais montre d'une réticence puérile à me mettre à la tâche, je le crains.

— Mais j'ai encore les bagages à terminer, madame. Je n'ai même pas commencé à faire les miens.

— Sornettes et carabistouilles ! Vous aurez tout le temps de vous en occuper plus tard. Allez-y, jouez !

— Dacodac, madame.

Lady Hardcastle prit le journal et plissa les yeux.

— Dites, vous voulez bien être un chou et aller me chercher mon truc pour lire ? Je l'ai laissé sur mon bureau.

Elle avait récemment troqué ses lunettes de lecture pour un face-à-main à l'ancienne mode qu'elle semblait

incapable de garder sur elle. La monture pivotait pour se replier dans le manche, formant un pendentif en argent assez curieux, lequel, selon l'intention de son concepteur, pouvait se porter autour du cou au bout d'une chaînette. Toutefois, pour quelque raison obscure, lady Hardcastle se refusait à cette commodité.

J'émis un murmure désapprobateur, poussai un soupir théâtral et partis en quête du binocle errant.

Le face-à-main récupéré, je me rendis docilement dans le petit salon et m'installai au piano. Je passai une heure agréable dans sa presque totalité puisque je ne menaçai qu'une seule fois de cogner l'instrument. Herr Mozart, en revanche, avait de la chance d'être déjà mort, sinon j'aurais pris le premier train à destination de Vienne pour lui tailler les oreilles en pointe.

Selon un système de roulement que nous respections à la lettre, c'était à mon tour de conduire, ce qui nous permit au moins d'arriver à La Grange telles une maîtresse et sa servante. Ma tenue, cependant, gâchait l'effet recherché. De fait, lady Hardcastle avait demandé à sa couturière préférée de Bristol de me créer une robe en guise de cadeau d'anniversaire, robe que j'avais décidé de porter pour le dîner. En pure soie vert foncé (« Cette teinte fera magnifiquement ressortir votre teint, mademoiselle »), elle se composait d'un corsage richement brodé qui couvrait mes épaules et s'évasait en manches amples, tandis que de la taille haute (« Les tailles hautes font fureur cette saison, mademoiselle ») partait le bas orné de perles et de sequins. Bref, cette robe était sans doute la chose la plus exquise qu'il m'ait jamais été donné de porter.

Du temps où nous œuvrions pour la Couronne, il m'était arrivé de m'habiller pour le dîner ; à cette période, en

effet, j'avais souvent joué le rôle d'une dame de la bonne société pour pouvoir garder un œil sur lady Hardcastle. Ce soir, pourtant, je n'avais ni rôle à jouer ni titre fictif derrière lequel m'abriter. Je n'étais que Florence Armstrong, femme de chambre, vêtue d'une robe ravissante et, décidément, je me sentais très exposée.

Le manoir quelque peu délabré offrait un plaisant méli-mélo de styles architecturaux allant du Tudor au néogothique, avec çà et là une pincée de géorgien pour faire bonne mesure. Il correspondait en tout point à la délicieuse excentricité de ses propriétaires actuels, les Farley-Stroud.

Sur le moment, l'idée d'entrer à La Grange en qualité d'« invitée » me mettait fort mal à l'aise. Certes, je m'étais maintes fois rendue au manoir et il m'était même arrivé d'y pénétrer par la grande porte. J'avais déjà déjeuné avec lady Farley-Stroud et, au cours de ma vie, les circonstances m'avaient amenée à endosser bien des rôles, allant de la fille des rues à la fille de comte. Néanmoins, être invitée à dîner au manoir éveillait en moi un sentiment des plus singuliers. Était-ce parce que les Farley-Stroud m'avaient d'abord connue en tant que femme de chambre de lady Hardcastle, avant d'être conduits à me considérer sous un autre jour ? Mais non, ils étaient toujours si charmants et affables que cela ne pouvait être la raison de mon trouble.

Ce fut lorsque Jenkins, le majordome des Farley-Stroud, vint répondre à la porte et qu'il nous pria d'entrer avec un sourire et un hochement de tête que je compris ce qui me chiffonnait. Les domestiques. Les domestiques de la maison savaient, eux, que je n'étais « rien de plus » qu'une femme de chambre, et quoique je m'entendisse plutôt bien avec eux (même avec l'autoritaire Mme Brown, la cuisinière), je savais qu'il y en aurait

toujours un ou deux (et tout particulièrement Dora, la bonne) pour juger que je cherchais à me hisser au-dessus de ma condition.

La soirée étant douce, nous n'avions pas pris de manteau et Jenkins nous conduisit directement à la confortable bibliothèque où sir Hector et lady Farley-Stroud sirotaient déjà leurs cocktails préprandiaux. Ils avaient passé les premières années de leur mariage aux Indes (même si je n'avais jamais bien compris dans quel secteur d'activité officiait sir Hector) et le gin tonic était resté leur boisson préférée à l'heure du coucher de soleil. Sir Hector, qui se servait un verre au moment où nous fîmes notre entrée, entreprit aussitôt d'en préparer deux autres.

— Bonsoir, mes chères, lança-t-il avec chaleur. C'est formidable à vous d'être venues, quoi !

— Tout le plaisir est pour nous, Hector très cher, répondit lady Hardcastle. Gertie, vous êtes ravissante. Est-ce là une nouvelle robe ?

Lady Farley-Stroud s'épanouit d'aise.

— Comme c'est aimable à vous de le remarquer, ma chère. Voilà une demi-heure que je m'évertue à ce qu'Hector s'en aperçoive.

— Vu, ma chère ! répliqua sir Hector en nous tendant nos verres. Simplement, je ne voulais pas commettre de gaffe – je me suis déjà fait prendre en pareille occasion. « Quelle robe ravissante, dis-je. Est-ce là une nouvelle acquisition ? » Ce qui me vaut un sermon en règle d'une bonne dizaine de minutes. Comme quoi il s'agit d'une vieille robe que vous traînez depuis des années, et que si je vous témoignais un tant soit peu d'intérêt, je vous en aurais acheté une neuve. À ce jeu-là, je ne peux jamais gagner, ma chère, je ne peux jamais gagner.

Lady Farley-Stroud émit un murmure désapprobateur sans toutefois se départir de son sourire radieux. Je ne crois pas avoir jamais vu un couple aussi attaché l'un à l'autre, bien que les Hardcastle eussent pu leur faire concurrence avant que sir Roderick ne soit assassiné en Chine.

Lady Hardcastle, attendrie comme moi par cette charmante scène conjugale, accepta son gin tonic avec un grand sourire.

— J'ai bien peur de ne pas avoir de citron vert, ma chère, poursuivit sir Hector, inconscient de l'effet qu'avait produit sur nous son petit échange avec sa femme. Mais je peux vous proposer une rondelle de citron si ça vous dit ?

— Non, mon très cher. C'est parfait ainsi.

Je bus une timide gorgée de mon cocktail, m'appliquant à demeurer aussi effacée que possible.

— Ne soyez donc pas si nerveuse, ma chère, me gronda lady Farley-Stroud avec gentillesse. Je vous ai déjà dit que si Emily vous traitait comme un membre de sa famille, nous devons en faire autant. D'ailleurs, nous vous avons invitée tout particulièrement.

Sir Hector me fit un clin d'œil.

— En plus, elle a un peu peur de vous, ma chère. Elle a raconté à tout le monde la fois où vous avez mis ce type au tapis, devant le Hayrick. « Je ne voudrais pas me la mettre à dos », qu'elle dit toujours.

Je me mis à rire.

— Oh, Hector ! Franchement ! protesta son épouse.

Je promenai un regard circulaire sur la bibliothèque, cherchant à comprendre pourquoi cette pièce semblait si confortable et si accueillante en dépit de son aspect un tantinet défraîchi et vieillot. Peut-être cette impression tenait-elle à cela, justement. Peut-être était-ce le

côté amoureusement habité de cette pièce qui la rendait si douillette. Les fauteuils tendus de chintz avaient été à la mode, dans le temps, de même que le buffet en acajou, mais leur heure de gloire appartenait désormais au passé.

— Vous savez, la vie est bien plus passionnante depuis que vous vous êtes installées au village, toutes les deux, nous confia lady Farley-Stroud. Avant votre arrivée, les événements les plus passionnants se résumaient aux quelques frasques nocturnes qui se jouaient derrière le pavillon de cricket, je le crains. À la saison des amours...

Elle souligna ces derniers mots d'un clin d'œil appuyé.

— Du calme, ma vieille, tempéra sir Hector. Ne vous échauffez donc pas ainsi.

— Mais il devait y avoir moins de morts, certainement, objecta lady Hardcastle.

— Détrompez-vous, ma chère, répliqua sir Hector. Il y a toujours eu des tas de meurtres dans les environs. Ce serait quelque chose dans l'eau, quoi...

Je me souvins alors de ce que nous avait dit notre ami l'inspecteur Sunderland, de la PJ de Bristol. Nous nous étions installées dans la « capitale anglaise du meurtre », selon ses propres termes. Tandis que nous l'aidions à élucider un crime qui avait été commis dans cette même bibliothèque, il nous avait confié qu'il y avait « plus de meurtres par habitant dans cette partie du Gloucestershire que partout ailleurs dans le pays ». Ce serait donc un soulagement de partir pour le Rutland où personne ne risquait de mourir dans des circonstances suspectes et où nous pourrions nous consacrer pleinement à la sérieuse tâche de nous amuser.

— Mais tout cela n'est qu'anecdotique, Hector, mon cher, reprit lady Farley-Stroud, visiblement désireuse de nous éloigner du sujet des cadavres. Ce que je veux dire, c'est que la vie du village est bien plus animée depuis l'ar-